Neuvième Année. Dimanche 28 Février 1897 N° 3.

LA CVRIOSITÉ

REVUE DES SCIENCES PSYCHIQUES

Directeur-Rédacteur en Chef : ERNEST BOSC

ABONNEMENTS : France et Étranger, 1 an....... **5** francs

ADMINISTRATION : 6, Place Saint-Michel, à Paris, et à Nice

Avis. — *Nous prions les abonnés de l'Étranger de vouloir bien nous adresser le montant de leur renouvellement, soit 5 francs, par le mode de paiement qu'il leur plaira le mieux. — Quant à nos abonnés de la France, nous les informons que nous leur ferons présenter, par la poste, une quittance de cinq francs majorée de 0,30 pour frais d'encaissement.*

A PROPOS
DES
NOUVELLES ESOTÉRIQUES

Avec Mme Ernest Bosc (M. A. B.), nous sortons de l'expérimentalisme positif pour aborder les questions de psychisme, de spiritisme, d'occultisme et de théosophie ; et cela sous la forme littéraire de petits romans, pleins d'attraits. On ne dirait vraiment pas que l'auteur de *Nouvelles Esotériques* a voulu instruire le lecteur, tout en le captivant, tellement les récits divers qui composent le volume sont d'un style naturel et limpide.

A propos de ce livre, nous voudrions bien aborder la question des *élémentals*, qui nous laisse encore très perplexe ; il nous semble que dans la nouvelle intitulée : *Lysmha la Korrigane*, ce mot présente une toute autre signification que dans celle qui porte pour titre : *Le sacrilège*. Dans la première, on peut se demander si l'on n'a pas à faire simplement à une création fluidique, à une sorte d'automate perfectionnée, tenant à la fois de l'art statuaire et de l'art pictural, du cinématographe, du phonographe et de la torpille ; dans l'autre, il s'agit, au contraire, d'une véritable personnalité, et, jusqu'à nouvel ordre, nous ne pouvons comprendre celle-ci que comme un être humain astral, ayant perdu le souvenir de sa vie terrienne. Mais la discussion de ces problèmes nous entraînerait trop loin ; pour aujourd'hui, nous n'avons voulu que poser ce double point d'interrogation.

J. CAMILLE CHAIGNEAU.

C'est à ce point d'interrogation qu'une Entité de l'espace répond par les lignes suivantes :

A Camille Chaigneau,

Les saints et les voyants de toutes les religions ont été en rapport momentané ou constant avec les différentes régions du monde astral ; ils y ont vu plus ou moins distinctement les entités qui les peuplent, et ces voyants ont donné des appellations diverses aux êtres qu'ils apercevaient dans ces milieux, dont ils confondaient les frontières, car dans leur sainte ou naïve ignorance, ils pensaient être les habitants du ciel ou de l'enfer ; les lumineux furent désignés sous le nom d'*anges*, les sombres à expression mauvaise ou simplement grotesque de *démons !*

Les voyants (plus rares) des écoles philosophiques étant plus élevés en intelligence, n'ayant pas la vue interne obstruée par les préjugés religieux, reconnurent quelques divisions dans les deux classes ci-dessus nommées, que les âmes pieuses ou les médiums inconscients avaient seules distinguées.

Les philosophes Hermétistes et d'autres écoles encore admirent comme très réels et vivant d'une vie propre parfaitement indépendante de la nature humaine, les esprits des éléments au nombre de quatre catégories : les Salamandres, les Ondins, les Sylphes et les Gnomes.

La Fable s'empara de la vérité de l'existence de ces êtres échappant par la condition de leur nature à la perception de la presque totalité des humains. — On raconta leur immixtion dans les affaires des hommes, tantôt pour les aider, tantôt pour leur nuire et quelquefois aussi pour implorer l'aide et l'affection de l'homme dont certaines de ces races fluidiques paraissent avoir grand besoin.

Aujourd'hui, on ne fait mention que dans les contes des petits enfants de ces myriades d'entités mêlées plus ou moins à l'existence de l'homme sur les plans physique et astral, je devrais dire surtout *astral*.

Les grandes personnes sourient à ces histoires enfantines où la bonne fée vint apporter sous forme de cadeau, une influence à l'enfant qu'elle protégera comme marraine, parce que des antécédances l'ont liée au petit humain ou à sa famille ; c'est pourtant là, une grande vérité que l'Occident devenu catholique chrétien a supprimé des entendements, afin de détruire toute croyance qui aurait pu faire échec au dogme dont elle a garotté les âmes.

Le Paganisme qui avait d'abord divinisé les seuls attributs de l'UN, unique et inconnaisable, pour en faire comprendre et respecter les lois écrites pour l'initier dans chaque manifestation de la nature, le Paganisme oblitéra peu à peu la lumière de l'enseignement des grandes âmes et la superstition s'étendit peu à peu sur la terre, par le lâche abus du pouvoir que détenaient les prêtres des divers sanctuaires, lesquels augmentèrent le nombre des prétendues divinités pour construire une plus grande quantité de temples, où ils vivaient largement aux dépens des fidèles dont le sens religieux, détourné de sa voie naturelle, finit par s'attacher principalement aux divinités inférieures, aux esprits des éléments, pour en obtenir les satisfactions purement matérielles. Le Paganisme fut aboli par la réaction philosophique, puis par l'entrée sur la scène du monde des apôtres qu'avait illuminé de sa divine sagesse le grand Nazaréen. Ce jeune initiateur, ce fils de Dieu ne put que laisser une faible trace de son savoir dans l'inculte cerveau des hommes, surtout de sentiment, qui furent ses premiers disciples, on n'a qu'à lire les Evangiles pour se convaincre de la tristesse du Divin Maître, se voyant si peu compris de ceux qui avaient l'inestimable avantage de recevoir ses enseignements. Ce fut surtout après son crucifiement qu'apparaissant en corps matériel ou MATÉRIALISÉ, que Jésus imposa à ses disciples une conviction profonde. Chacun d'eux le comprit à sa manière, mais tous l'adorèrent et furent possédés entièrement de son esprit, selon leur capacité réceptive. Si Jésus par amour pour l'humanité souffrante et dégradée n'eût pas hâté sa mission, il eut sans doute trouvé des intelligences plus aptes à comprendre sa doctrine de vie. Il aurait alors enseigné aux hommes la communion qui existe entre les différentes créations du Père ; il aurait fait comprendre les relations constantes des différents plans de l'existence et leurs conséquences, abolissant de cette manière les effets désastreux du Paganisme, sans effacer ce que cette religion avait de logique dans son principe.

La théosophie a mis à la portée de tous, les enseignements très anciens des Sages de tous les Sanctuaires, lesquels ont gardé en dépôt et conservent toujours l'arche sainte de l'humanité en marche dans le temps vers l'émancipation finale. Dans cette Religion-sagesse qui contient toutes les vérités éparses et voilées dans toutes les doctrines religieuses et philosophiques du monde ancien et nouveau, nous retrouvons les indications précieuses sur les différents êtres qui peuplent l'espace autour de nous, et en tous lieux de l'Univers manifesté. Ceci est tout à fait du renouveau pour les intelligences embéguinées des préjugés de l'Occident, soit par le fanatisme religieux ne reconnaissant que l'ange ou le noir démon, soit par le matérialisme ne reconnaissant que des forces aveugles, tandis que c'est lui qui se crève les yeux avant de regarder autour de lui.

Cette lumière que la théosophie essaie, à grand peine, de faire pénétrer en nos cerveaux rebelles et paresseux est je l'avoue troublante au premier abord, car ne pouvant tout apprendre à la fois, il existe des restrictions utiles, indispensables pour l'étudiant dans la dénomination et le classement des êtres qualitatifs avec lesquels les adeptes nous affirment que nous sommes en rapport certain, bien que presque toujours inconscient; ils ajoutent que cette inconscience, fruit et effet de notre ignorance, retarde notre marche ascendante vers la vérité et de plus, augmente l'illusion dont nous sommes les jouets.

Le spiritisme, venant à son heure, a soufflé dans les voiles du navire qui porte l'humanité actuelle et le fait sortir du port où depuis trop longtemps il était amarré, mais s'il a lancé en plein océan de la connaisssance le navire, il faut que son bord possède capitaine et matelots intelligents, naviguant prudemment sur cette mer inconnue pour eux. A défaut de carte marine (puisqu'ils sont pour la première fois voyageurs en ces eaux), ils doivent n'avancer qu'avec prudence, sonder sans cesse l'abîme, car les récifs sous-marins sont encore

plus à redouter que les côtes rocheuses ! Puis qui sait si des monstres de forme et de puissance colossales ne sortiront pas des gouffres, assez nombreux, pour faire chavirer le navire !

La théosophie, grâce au dévoilement de plusieurs vérités occultées jusqu'ici, nous fournit des pilotes pour nos excursions sur les régions astrales ; bien précieuses sont ces instructions qui nous sont données, bien que forcément incomplètes, pour ne point faire naufrage dans nos hardiesses d'investigations de l'inconnu fluidique.

Les grands voyants expérimentés nous indiquent les entités de l'astral que nous cotoyons, comme perfides et presque toujours nuisibles à l'homme venant parfois (non toujours, bien entendu) se mêler aux séances spirites faites dans les meilleures conditions et les troubler. Ces êtres ne veulent pas que l'homme se doute de leur présence, de leur immixtion dans sa vie, et cela pour plusieurs raisons que nous donnent les théosophes éclairés. Parmi ces êtres à qui l'on a donné le nom (un peu trop général pour la naissante compréhension occidentale) d'*Elémentals*, se trouve cataloguée une foule d'entités appartenant à des races bien différentes les unes des autres.

Les esprits des éléments : Salamandres, Ondins, Sylphes et Gnomes des anciennes croyances sont parmi eux. Aujourd'hui, dans les instructions théosophiques, on a séparé pour plus de clarté ces êtres charmants et capricieux, ces stagiaires de l'humanité de la dénomination unique d'*Elémentals*, on les désigne par celui mieux approprié d'*Elémentins*. Il y a ensuite l'*Elémentaire* ; celui-là est plus simplement le désincarné, l'homme ayant, par la première mort, dépouillé l'*écorce* purement matérielle, celle du plan terrestre et continuant en corps kamique parfaitement conforme au corps physique, abandonné la vie humaine sur le plan astral voisin de la planète.

Le plan astral contient également le double aithérique de tout ce qui se trouve à la surface du globe et se meut plus ou moins longtemps dans le même ordre d'existence, bien que modifié par des lois différentes de la vie dans un corps complétement terrien.

L'Elémental artificiel, production de la pensée de l'homme ordinaire ou d'êtres très évolués ou bien encore création, intellectuelle d'essences supérieures de beaucoup à notre évolution présente, ces élémentals artificiels, dis-je, jouent un rôle considérable parmi nous, mais il n'est pas très facile de comprendre leur nature et surtout de se faire une idée exacte de leurs agissements dans notre vie présente, car ils peuvent être nos esclaves et plus souvent nos maîtres ! les étudier est absolument nécessaire, mais n'est pas à la portée de tout le monde ! contentons-nous de les admettre dans nos prudentes investigations de l'occulte, mais pour ne pas faire de confusion dans nos cerveaux, nouvellement occupés de ces spéculations, classons ces êtres en trois catégories principales : Les *supra-humains*, très évolués lumineux, partant bons ; les *sub-humains*, semi-intelligents, semi-matériels, peu rayonnant ou ne possédant que la lumière que nous faisons rayonner sur eux et jaloux de l'homme, donc la plupart malfaisants. Enfin, les *Elémentins*, êtres intelligents et sensitifs à l'excès, pouvant aimer ou nuire à l'homme suivant les conditions de leurs rapports.

Dans le *sacrilège*, les élémentals sont artificiels, ils sont créés d'après les instincts fanatiques exclusifs de la croyance à Siva, dieu destructeur. Dans Lysmha la Korrigane, nous nous trouvons devant une sylphe avancée par son commerce avec l'homme que l'attraction ou les vibrations isonômes ont déterminée.

Faire adopter certaines manières de voir en concordance avec les enseignements de la Religion-Sagesse, nous fait mettre en scène, dans nos nouvelles, ces frères mineurs de notre humanité, considérés de nos jours comme de simples fantaisies poétiques.

M. A. B.

AUTOBIOGRAPHIE DE L'ABBÉ CONSTANT

(Eliphas Lévi)

— SUITE —

J'étais cependant encore un docile et fervent catholique ; je sentais que Dieu est tout amour, et j'admettais le dogme de l'enfer avec une soumission aveugle, mais alors même que ma raison se soumettait à cette fiction monstrueuse du dualisme manichéen, mon cœur protestait contre elle par un cri sublime, et j'aurais voulu être Dieu, non pas pour mourir sur la croix et ne sauver que quelques hommes, mais pour me damner, afin de remplir tout l'enfer et de l'éteindre en l'étouffant.

Voici l'hymne que je composai un jour sous l'impression de cette pensée :

Je voudrais, ô mon Dieu ! t'aimer sans espérance
Et porter à jamais le poids de ta vengeance,
Pour que tous les pécheurs, moins coupables que moi,
Puissent mieux reconnaître et tes pardons et toi !
O Christ ! Je suis jaloux ! Pardonne à mon audace ;
Ce n'est pas de ton nom, ce n'est pas de la grâce
Dont le maître des rois t'envoya couronné,
Ni de l'or des trois rois qui t'on vu nouveau-né,
Ni de la vision rayonnante et sublime
Qui du Thabor éblouissait la cîme....
Je suis jaloux, O Christ ! de ton Gethsémani
Et de ta plainte : *Eli lamma Sabactani* ?
Dans nos jours ténébreux, où le monde tremble
Voit pâlir et tomber tous ses astres ensemble,
je voudrais, énivré des souffrances d'un Dieu,
Déchirer en mourant, le voile du saint lieu ;
Sous mon sang épuisé, voir s'amollir la pierre
Et les morts à ma voix revivre à la lumière ;
Etre Dieu pour souffrir mais ne pas le savoir
Et tordre comme un ver mon sanglant désespoir ;
Crier toujours *j'ai soif* ! Pour qu'un bourreau farouche
Présentât le vinaigre et le fiel à ma bouche,
Et, me sentant mourir coupable et condamné !....
Te crier : O mon Dieu ! tu m'as abandonné !....
Être ainsi sous le poids de ténèbres profondes
Pendant l'éternité, le Rédempteur des mondes,
Ou même être assez grand, en m'immolant à toi,
Pour remplir tout l'enfer et le fermer sur moi !

Après une pareille prière, on doit sentir que le bon Dieu des catholiques était surpassé et que le dogme de l'enfer ne pouvait plus tenir longtemps contre mon ardent amour de Dieu et de l'humanité.

C'est à cette époque que l'on me charge du cathéchisme de première communion des jeunes filles à la paroisse Saint-Sulpice. Ce ministère si poétique et si doux fut pour moi un véritable bonheur ; il me semblait que j'étais un ange de Dieu envoyé vers ses enfants pour les initier à la sagesse et à la vertu ; les paroles abondaient pour elles sur mes lèvres, car mon cœur était plein et avait besoin de s'épancher. Ces jeunes âmes tendres et naïves me comprenaient de leur côté et m'aimaient. Au milieu d'elles, je me sentais entouré de ma famille, et je ne me trompais pas : j'étais écouté, vénéré et aimé comme un père.

Dieu récompensa la sincérité de mon zèle en m'envoyant ce que les dévots sans charité appeleraient une *tentation* et ce que j'appelle, moi, une *initiation à la vie*.

Depuis deux ans, je faisais le cathéchisme aux jeunes filles, lorsqu'un jour on me demanda à la sacristie ; quelqu'un avait à me parler. Je vois une pauvre femme en haillons d'une figure honnête, qui me dit, en me présentant une jeune fille à la figure pâle et souffrante : « Monsieur, je vous amène ma fille pour que vous lui fassiez faire sa première communion ; d'autres prêtres l'on repoussée parce que je suis pauvre et parce qu'elle est souffrante, timide et mal mise, mais j'ai entendu parler de vous et je vous l'amène en vous priant, non seulement de l'admettre, mais de la protéger tout spécialement et de l'instruire à part, comme si elle était la fille d'un prince ; je crois savoir à qui je m'adresse et je pense que vous me comprenez. » En disant cela, cette mère me fixait avec des yeux pleins d'expression et de feu. Je fus vivement ému et je lui dis : « Madame, je vous remercie et je vous comprends ; votre fille sera protégée, non pas comme la fille d'un prince, car je me soucie peu des titres, mais comme si elle était mienne. » La jeune fille leva alors les yeux sur moi et balbutia quelques mots pour me remercier ; je remarquais seulement alors l'expression touchante et pure de ses traits et ses beaux yeux pleins de candeur et d'amour. Je rentrai au séminaire plein d'une douce émotion et la vie ne me parut pas lourde ce jour-là.

La jeune fille, depuis lors, ne m'appela plus que son *petit père* et moi je la nommais *ma petite fille*. Je l'instruisis, je lui fis faire sa première communion, et le jour où elle la fit, je pleurai beaucoup devant Dieu, en priant pour elle.

Depuis je continuai à voir tous les jours et presque malgré moi, la jeune Adèle A...., et je ne commençai à craindre de trop l'aimer que lorsque je m'aperçus trop tard que je ne pouvais plus me passer d'elle.

La pauvre enfant de son côté, m'avait pris en affection. Notre liaison était trop innocente et trop candide pour garder les règles de la prudence, déjà on commençait à causer dans la paroisse, lorsque mon directeur m'annonça que j'étais appelé à recevoir la prêtrise dans huit jours.

Alors mes idées se bouleversèrent ; je sentis pour la première fois combien j'avais déjà fait de chemin hors du catholicisme, tel qu'il est compris de nos jours ; le chaste amour qui me troublait et me rendait heureux en même temps, me parut un obstacle insurmontable à mon sacrifice. Je n'aimais pourtant pas Adèle comme on aime une femme, Adèle était encore presque un enfant, mais par elle, j'avais

senti se réveiller en moi le besoin impérieux d'aimer : je comprenais que c'étais là tout le fond de la religion de mon âme, et je ne pouvais devant les autels d'un culte égoïste et froid m'abjurer moi-même sans hypocrisie et sans remords.

J'avouai sans réticences donc à mon directeur l'affection enfantine, mais déjà toute puissante, qui remplissait et changeait à jamais ma vie ; il me déclara que je ne pouvais recevoir l'imposition des mains de l'évêque avant d'avoir guéri mon cœur. Tout se passa entre nous, sous le sceau de la confession. Je brisais donc alors, volontairement, mon avenir par délicatesse de conscience, et je sortis du séminaire au moment même où je touchais au but que je m'étais proposé en y entrant, et vers lequel j'avais si laborieusement marché à travers quinze ans d'études et de sacrifices. Le bruit couru que j'étais chassé pour des fautes secrètes, et mes supérieurs qui savaient combien ce bruit était faux et calomnieux, ne se donnèrent pas la peine de le démentir.

Je passai dans un pensionnat, près de Paris, une année de douleurs et d'humiliations : là tous les malheurs m'assaillirent à la fois, l'éloignement et l'abandon de l'enfant que j'avais tant aimé, la mort volontaire de ma pauvre mère, les calomnies noires et basses des êtres avec lesquels j'étais condamné à vivre. Alors, il me sembla que toute croyance et tout espoir m'abandonnaient; un rire satanique contracta mes lèvres; je rougis d'être bon, je me repentis de ma vertu passée et je désirai mourir.

Un pauvre comédien que j'avais connu dans mes premières études, lorsqu'il était encore enfant, vint alors me voir et fut touché de ma position ; il me trompa en quelque sorte pour me faire accepter des services trop généreux.

Je quittai cette pension, dont les maîtres me haïssaient autant que les enfants m'aimaient, et je me trouvai dans le monde, pour la première fois,cherchant à travailler et à me créer un avenir.

Je demeurai dans un hôtel garni hanté par des étudiants et des grisettes. Cette race d'hommes et de femmes me fit pitié et me dégoûta. J'entrai dans la confidence de ce qu'ils appellent leurs amours, j'assistai à leurs orgies, je les vis revenir du bal masqué, ivres, pâles, échevelés, malades, ensanglantés. Mon cœur se souleva, je tombai dans un découragement complet, dans une morne apathie ; mes croyances catholiques se remontrèrent alors à moi comme le souvenir d'un beau rêve et je me repentis de les avoir abandonnées... Enfin, deux ans après être sorti du séminaire, je partis pour l'abbaye de Solesme, bien résolu de m'y faire bénédictin et d'y passer le reste de mes jours dans les pratiques de cette dévotion tendre qui, pendant quelques années de ma première jeunesse, m'avait fait croire que j'étais heureux.

Mais le catholicisme, que je cherchais partout, s'enfuyait toujours devant moi. Je ne trouvai à Solesme qu'un jeune prêtre, ancien discipible de l'abbé Lamenais, encore tout aigre du zèle acerbe de son école qui se croyait abbé, parce qu'il avait rapporté de Rome une crosse et une mitre dont son évêque lui contestait l'usage, et qu'il avait réuni autour de lui une vingtaine de prêtres infirmes ou mécontents, des séminaristes incapables et des paysans bigots, dont il avait peuplé une vieille abbaye en ruines, achetée à grands frais et payée par les aumônes des bons fidèles. L'abbé de Solesme se servait habilement du despotisme papal qui n'est plus, ou plutôt de son fantôme, pour protester contre l'autorité des évêques, seul pouvoir qui soit encore réel dans l'organisation actuelle du catholicisme. C'est ainsi que, sous prétexte d'une obéissance plus orthodoxe et plus entière, il avait trouvé moyen de se mettre à l'écart pour miner sourdement le pouvoir des évêques et n'obéir à personne.

(A suivre) ELIPHAS LÉVI.

SCIENCES MAGNÉTIQUES ET PSYCHIQUES

J'ai refait, le 26 Juin 1896, en plaçant cette fois le zoomagnétomètre de Lafontaine sur le marbre d'une cheminée, les expériences d'action mentale et cérébrale mettant en mouvement l'aiguille du zoomagnétomètre que j'avais faites d'abord en plaçant cet instrument sur une table massive.

Les expériences, mettant en mouvement l'aiguille par l'action de la main, avaient été faites avec le zoomagnétomètre placé sur la cheminée dont l'immobilité présente plus de garantie que celle d'une table, voire lourde et massive.

J'ai voulu donner aux expériences d'action mentale et cérébrale les mêmes garanties qu'aux expériences d'action avec la main.

Le zoomagnétomètre étant donc placé sur la cheminée, l'aiguille complètement immobile, moi assis au-dessous de l'instrument fermé, les mains éloignées, le front et les yeux tournés vers l'aiguille, j'ai attiré et repoussé l'aiguille, à travers le verre, par la seule action cérébrale et mentale.

J'incline à croire que l'action mentale, l'action de la pensée proprement dite, agit sur l'aiguille par l'intermédiaire d'une force cérébrale subtile.

Quoiqu'il en soit, le fait est net. On peut mettre en mouvement une aiguille à travers le verre, sans même approcher une main du verre, par le seul effort mental et cérébral.

— Un rond de papier étant placé sur la cheminée et le zoomagnétomètre de Lafontaine par dessus, le rond de papier portant à la circonférence les lettres de l'alphabet écrites de manière qu'une des pointes de l'aiguille fût en face de la première moitié de l'alphabet de A jusqu'à L et l'autre pointe de l'aiguille en face de l'autre moitié de M jusqu'à Z. je suis arrivé (comme j'y étais arrivé, rond alphabétique et zoomagnétomètre étant sur la table), par la seule action mentale et cérébrale, à mettre l'aiguille en mouvement, à faire s'arrêter légèrement ses pointes devant telle ou telle lettre et à former ainsi un mot voulu, déterminé d'avance dans mon esprit. J'ai formé de la sorte les mots : Ere, Bade, etc.

Donc, le zoomagnétomètre étant sur la cheminée, les expériences de mise en mouvement de l'aiguille et de formation des mots tracés par les arrêts de l'aiguille, le tout sous l'influence de l'action mentale et cérébrale seule, sans intervention de la main, ont aussi bien réussi que lorsque le zoomagnétomètre était sur la table.

Je me considère par conséquent comme autorisé à estimer les expériences d'action mentale et cérébrale non moins probantes que celles d'action avec la main.

Je conclus qu'il est possible, par la seule action mentale et cérébrale, de mettre en mouvement une aiguille de cuivre suspendue dans un bocal de verre fermé et immobile et de faire tracer par des arrêts de cette même aiguille devant des lettres inscrites sur un rond de papier placé au-dessous du bocal, toujours par la seule action mentale, des mots déterminés d'avance dans l'esprit.

Or, un cerveau humain est plus sensible qu'une aiguille inerte. La possibilité de la suggestion mentale se trouve donc analogiquement confirmée par ces expériences avec l'aiguille.

ALBERT JOUNET.

LA DENTELLIÈRE DU PUY

(Suite)

La nouvelle du mariage de sa sœur. fut comme un coup de foudre dans l'âme d'Olympe. Préoccupée de son unique but, la dentellière portait peu d'attention aux faits et gestes de sa cadette; elle ne lui rendait même pas justice sur sa grâce et sa gentillesse à faire valoir tous les agréments de sa petite personne. Ce fut Maria, qui la veille où Mme et M. Placeron devaient la demander en mariage. se jeta le soir avant de se coucher dans les bras d'Olympe en lui annonçant son bonheur inattendu.

— Ah ! ma bonne Olympe, que je suis heureuse, je n'aurais jamais osé rêver une telle position pour moi !

Et comme sa sœur prise à l'improviste ne répondait pas un mot, la jeune modiste reprit hypocritement :

— Une seule chose ternit ma joie, chère Olympe, c'est que par ta fierté, tu n'aies pas déjà fait un choix dans les nombreux partis qui se sont présentés pour toi,.. car enfin tu es mon aînée de 5 ans, et ce n'est pas naturel que je me marie avant toi. — A vrai dire, ce qui m'arrive est vraiment extraordinaire. Certes, c'est bien le bon Dieu qui m'a envoyé un si riche prétendant, car pour moi, à peine lui ai-je parlé trois ou quatre fois seule, en le rencontrant dans la rue... puis une fois aussi dans sa maison au premier, en portant un chapeau à sa mère. A propos, tu ne sais pas, Olympe, sa mère exige et lui également que je quitte les coiffes, aussi belles soient-elles ; ils n'en veulent pas voir sur ma tête... et moi qui ai tant fait de chapeaux pour les autres, j'en porterais aussi !... Ah ! Olympe, que je serai contente, qu'en te mariant, tu quittes aussi les coiffes, car vois-tu, porter chapeau, cela vous classe tout de suite plus haut !

La famille Paternot habitait le pays de temps immémorial ; elle avait avant la Révolution de 1789 possédé une grande fortune

territoriale et faisait partie de la noblesse d'Auvergne. Les de Paternot quittèrent la France à la suite des princes. Les deux représentants de la branche aînée périrent de misère à l'étranger s'efforçant de gagner le pain de leur famille. La branche cadette représentée par un fils, Raymond de Paternot et sa jeune sœur Geneviève, allèrent en Amérique, où Mlle Paternot, fort jolie, se maria assez jeune avec un Anglais, riche industriel. Son frère Raymond, après d'inutiles efforts pour se créer une position indépendante, car il n'apportait aucune persévérance aux travaux qu'il entreprenait, revint en France, après que le calme y fut depuis longtemps rétabli. De retour en Auvergne, où ses biens avaient été vendus au profit du trésor, comme tous ceux des émigrés, il retrouva cependant quelques bribes de son patrimoine, qu'un intendant d'une rare probité lui avait conservé en s'en rendant acquéreur pour une somme dérisoire.

Raymond de Paternot, heureux de pouvoir vivoter sans travailler, fut si reconnaissant à son bienfaiteur, qu'il épousa sa fille unique très bien élevée, du reste, et possédant une dot assez rondelette. Il fut décidé que M. Raymond supprimerait son *de* et s'appelerait tout simplement Paternot. Cette suppression coûta bien au gentilhomme, mais à ce prix, il put obtenir un petit emploi, véritable sinécure qui ne lui occasionnait aucune tension d'esprit.

Raymond Paternot n'eût de son mariage avec la fille de son ancien intendant qu'un enfant, une fille : Armande, médiocrement jolie et de chétive santé. Ayant hérité de son beau-père, le gentilhomme ruiné et mésallié plutôt par désir de confort que par réelle reconnaissance envers son beau-père, d'une grande vanité touchant sa descendance de noble famille, sa morgue inopportune dans son petit cercle bourgeois, le fit détester de tout le monde et certainement Armande eût coiffé Sainte-Catherine, sans la venue inattendue de son cousin Patrice Paternot, seul rejeton des Paternot de la branche aînée, émigrée. Patrice était le dernier survivant des enfants d'Antoine de Paternot, l'aîné de la famille ; quant à son cadet Abel, il avait été ainsi que sa femme et son fils enlevés tous trois par une épidémie, faute de secours et de soins.

Ce fut Patrice qui donna ces détails à son oncle Raymond. — Pour lui, dit-il, il avait tenté de retrouver Raymond et sa sœur qui étaient en Amérique, afin de trouver en eux un appui.

Patrice ne retrouva que Geneviève, mariée à l'anglais Stoup et ce ne fut pas sans peine et tout de suite. Je ressemble si peu aux Paternot avec ma physionomie tudesque, que je comprends que sans les preuves manuscrites (titres et parchemins) que je porte toujours sur moi, ma tante Geneviève aussi bien que vous, mon oncle, auriez eu assez de peine à me croire de votre famille.

Ma tante fut accueillante pour moi, dit Patrice, mais M. Stoup me fit grise mine et ses quatre ou cinq enfants, de méchants bambins, tous moulés sur les traits gros et durs de leur père, ne paraissaient pas du tout ravis de me voir installé dans la maison ; ils se moquaient de ma petite infirmité (Patrice était boîteux) et me commandaient à l'égal de leur esclave. Je n'y pu tenir, je partis pour les îles françaises de la Réunion où j'occupais divers postes peu lucratifs, connaissant l'allemand et l'anglais aussi bien que le français, je fus employé chez un planteur comme comptable, mais ayant eu une liaison avec une parente de celui-ci qui habitait le même toit, je fus congédié. — Je pensais toujours à la France, à l'Auvergne, patrie de mes ancêtres. J'écrivis alors à Clermont, à la Préfecture et après de longs jours d'attente, j'appris avec bonheur que mon oncle Raymond était établi à Belle-Mine. Et me voici, on ne peut plus heureux de vous connaître. Puis, Patrice montra à son oncle qu'il possédait une petite somme. Il lui demanda conseil afin de bien placer son argent, puis à vouloir bien le guider dans le choix d'une position à trouver dans le pays. Raymond Paternot reçu très bien son neveu, il lui fit acheter une petite maison mitoyenne à la sienne, maison qui tombait presque en ruine, ce qui lui fit avoir à bon compte, de même qu'un terrain à côté qu'il transforma en un jardin fruitier.

— Tu t'occuperas chez nous, avait ajouté Raymond, mon beau-père, qui gérait nos terres, est mort depuis quatre ans et je t'avoue que je n'entends rien à l'agriculture, toi qui paraît aimer ce genre d'occupation, tu devrais bien me décharger de ce souci. Bon an, mal an, la ferme du grand saule qui me vient de ma femme et celle tout proche qui fut rachetée dans la vente des grands domaines des Paternot, la jolie propriété de Chante-Perdrix me rapportent cinq à six mille francs. Tout

ce que tu pourras en faire valoir de plus je te le donne, quant à la vie matérielle, ne t'en préoccupes pas, tu es ici chez toi, je te regarde comme un fils que le ciel m'envoie.

M. A. B.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

L'Harmonie des Proportions de l'Être humain par *Adolphe Mégret*, statuaire.— Rien de ce qui touche à l'art, mais à l'art véritable ne saurait être étranger à la *Curiosité ;* c'est pourquoi nous sommes heureux de faire connaître à nos lecteurs l'anthropométrie normale de l'éminent statuaire Adolphe Mégret.

Dans son exposé l'auteur étudie les théories de Ch. Blanc sur les proportions du corps humain et sur les canons égyptiens et grecs ; cette théorie, on le sait, a été fort discutée ; l'auteur détermine ensuite l'unité normale qui est prise comme base de la formation des canons, il donne enfin les moyens pratiques de constater et reconnaître mathématiquement dans l'homme la mesure normale prise comme base de construction.

Le savant artiste nous donne la manière d'opérer sur le sujet vivant et sur le squelette de l'homme, après quoi, il fournit un barême des tailles humaines, lequel sert à établir les canons destinés à construire, à charpenter les statues et à en déterminer les harmonieuses proportions. Après ces données générales essentielles,l'auteur passe à la technique de son art et la développe d'une manière tout à fait hors de pair ; c'est d'une lucidité merveilleuse.

Nous n'insisterons pas aujourd'hui sur cette œuvre remarquable, nous n'en avons ni le temps ni l'espace, mais nous y reviendrons un jour et nous terminerons en disant que parmi les planches qui illustrent ce bel opuscule, trois se distinguent d'une façon hors pair, ce sont des planches qui reproduisent des œuvres du maître, dans lesquelles ont été rigoureusement appliquées le canon normal. La première planche nous montre *la Naissance du jour*, qui a été si fort admirée au salon de 1887 et à l'exposition de 1889. Cette magnifique statue nous rappelle, quant au mouvement inférieur, la Poésie légère de Pradier, mais avec cette différence, que tandis que l'œuvre du sculpteur génevois parle aux sens, *la Naissance du jour* de Mégret est absolument adorable dans son idéale beauté, elle ne parle pas à la chair, mais à l'idéation, à tout ce que l'homme à de plus pur et de plus divin dans son être.

Le groupe *Rébellion* est tout aussi remarquable ; enfin *la Vague* est une perle véritable et du plus bel Orient.

On dirait une chaste Vénus sortant de l'onde. Cette statue a un mouvement de hanche du côté gauche absolument vivant ; on sent dans ce corps jeune une souplesse de chair inimitable ; c'est bien là une femme nue, mais non déshabillée, comme en ont tant produits nos statuaires modernes qui de tous les artistes contemporains ont certainement le plus de talent.

En voyant et en admirant *la Vague* de Mégret, nous avons compris que Pygmalion devint amoureux de sa Galatée. Les trois femmes de l'éminent sculpteur sont si belles et si harmonieuses dans leurs proportions, qu'on les dirait non seulement de la même famille, mais on dirait trois jumelles, les trois Grâces et si nous étions le Berger Pâris, nous serions bien embarassé pour leur décerner la *pomme*. — Si cependant nous étions contraint de décerner la palme à cette Trinité d'idéale Beauté, nous classerions en première ligne, *la Vague* ; en seconde, *Rébellion* et en troisième, *la Naissance du jour*.

E. B.

Nous avons reçu un grand nombre de livres, dont nous rendrons compte prochainement.

Le Directeur-Gérant : Ernest Bosc.

Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Chauvain, 14